

### **Du cauchemar à l'utopie réalisable : Londres dans les nouvelles et romans de la diaspora antillaise anglophone**

Londres a longtemps occupé une place particulière dans l'imaginaire antillais anglophone. Cœur de l'Empire britannique, emblème de la *Mère Patrie*, la capitale anglaise était aux yeux du colonisé un condensé de la supériorité culturelle et morale que l'éducation coloniale lui avait fait associer à la puissance colonisatrice. Selon un mythe savamment entretenu, aller à Londres signifiait non seulement participer aux valeurs impériales de justice et de liberté, donc échapper à la médiocrité supposée de ses Caraïbes natales, mais conférait aussi à l'heureux voyageur la possibilité de réaliser ses rêves les plus fous et d'enfin prendre part à la seule vie considérée comme « réelle ». Ce phénomène de dépendance culturelle et spirituelle a été analysé par de nombreux commentateurs, dont Frantz Fanon qui, dans *Peau noire, masques blancs*, parle d'« une sorte d'envoûtement à distance »<sup>1</sup> du colonisé (dans son analyse, l'antillais francophone) et remarque, non sans ironie, que « Le Noir qui connaît la métropole est un demi-dieu »<sup>2</sup>. Toutefois, c'est incontestablement dans les œuvres littéraires que la force de ce mythe est rendue avec le plus de vigueur. On pense, par exemple, à la fougue naïve de Sir Galahad, un personnage du Trinidien Sam Selvon, qui, dans *The Lonely Londoners* (*Seuls à Londres*), se sent devenir un nouvel homme rien qu'à l'idée d'aller à Charing Cross : « Peu importait la femme qu'il allait rencontrer, rien que de dire qu'il s'y rendait lui donnait une impression de grandeur et d'importance »<sup>3</sup>. Une illustration plus récente figure dans une nouvelle de Pauline Melville où Londres, présenté comme un nouvel Eldorado, est le passage obligé du colonisé qui aspire à une reconnaissance de son

<sup>1</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (Paris : Seuil, 1952), p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>3</sup> « It didn't matter about the woman he going to meet, just to say he was going there made him feel big and important ». Sam Selvon, *The Lonely Londoners* ([1956], Londres : Longman, 1985), p. 68. Sauf indication contraire, les traductions contenues dans ce chapitre sont personnelles.

humanité puisqu'« Il est impossible d'être un vrai homme sans être allé à Londres »<sup>1</sup>.

Le mythe de Londres comme paradis doré ne résiste cependant pas à la confrontation avec la réalité vécue par les premiers artistes caribéens qui s'y exilent<sup>2</sup>, même si la ville se mue graduellement en muse paradoxale de leurs élans artistiques et en catalyseur inattendu d'une nouvelle sensibilité antillaise. Dans un premier temps, toutefois, la métropole reste une déception. Comme le dit Ralph Singh, le narrateur du roman *The Mimic Men* (*Les Hommes de paille*) du Trinidien V.S. Naipaul, désabusé par un Londres magique qui lui reste inaccessible : « Tous les paysages se réduisent finalement à de la terre, l'or de l'imagination se transformant en plomb de la réalité »<sup>3</sup>. Rien d'étonnant dès lors à ce que les nouvelles et romans des écrivains de la première génération dépeignent souvent un Londres glauque, gris et froid, à la fois symbole des aspirations déçues de l'immigré colonial et miroir de ses états d'âme intérieurs. Il faudra attendre plusieurs décennies pour que la génération suivante dresse la carte d'une ville qui garde toujours un caractère infernal, mais dont la population diasporique contient la promesse de relations interculturelles. La représentation de Londres dans les œuvres de fiction de la littérature antillaise anglophone est révélatrice du développement identitaire de l'immigré et de sa place dans la société qui l'accueille, mais aussi de l'évolution vers plus d'ouverture et de fluidité de cette société qui, comme le fait remarquer Caryl Phillips, a longtemps cherché à se définir en utilisant des stratégies d'exclusion<sup>4</sup>.

C'est Jean Rhys, originaire de la Dominique, qui, dans *Voyage in the Dark* (*Voyage dans les ténèbres*)<sup>5</sup>, reproduit la première un Londres cauchemardesque d'autant plus sombre

<sup>1</sup> « It's impossible to be a real man until you have been to London ». Pauline Melville, « Eat Labba and Drink Creek Water », *Shape-Shifter* ([1990], Londres : Picador, 1991), p. 153.

<sup>2</sup> Voir, à titre d'exemple, l'autobiographie de l'écrivain jamaïcain Claude McKay et en particulier les pages 59 à 85, *A Long Way from Home* ([1937], Londres : Pluto Press, 1985).

<sup>3</sup> « All landscapes eventually turn to land, the gold of the imagination to the lead of the reality ». V.S. Naipaul, *The Mimic Men* ([1967] Londres : Penguin, 1969), p. 10. Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux, *Les Hommes de paille* (Paris : Bourgois, 1991). La traduction est néanmoins personnelle.

<sup>4</sup> Caryl Phillips, « A Dream Deferred : Fifty Years of Caribbean Migration to Britain » (Leeds : Ravenscroft Lecture, mai 1998).

<sup>5</sup> Jean Rhys, *Voyage in the Dark* ([1934], Harmondsworth : Penguin Books, 1969). Traduit de l'anglais par René Daillie, *Voyage dans les ténèbres* (Paris : Denoël, 1973).

qu'il est contrasté avec les souvenirs qu'a son héroïne Anna Morgan de la nature chamarrée et sensuelle de ses Antilles natales. Incapable de se fixer, la jeune femme mène une existence nomade allant d'un meublé sordide à l'autre. La ville lui apparaît comme un lieu hostile dont les habitants sont « comme de hauts murs lisses, infranchissables, qui se referment autour de vous et vous enserrent » (p. 172)<sup>1</sup>. Ce n'est qu'à la campagne, loin de « l'odeur morte de Londres » (p. 93)<sup>2</sup>, qu'elle réussit enfin à connaître quelques instants de bonheur et à échapper temporairement au profond sentiment d'aliénation que la métropole lui inspire. L'uniformité urbaine, symbolisée par des « maisons noires toutes pareilles, toutes renfrognées à la queue leu leu toutes pareilles collées l'une à l'autre » (p. 23)<sup>3</sup>, représente une menace directe pour l'altérité qu'Anna personnifie, elle qui, bien que blanche, vient d'un « autre monde » (p. 65)<sup>4</sup> et de surcroît n'a « jamais été ordinaire » (p. 64)<sup>5</sup>. Pour Selina Davis, l'héroïne métisse de « Let Them Call it Jazz »<sup>6</sup>, une nouvelle plus tardive de Rhys, Londres a également une dimension onirique qui provoque une forme de schizophrénie, si bien qu'elle se voit « comme quelqu'un d'autre. Comme une personne nouvelle, étrange » (p. 141)<sup>7</sup>. En plus de ces effets aliénants, Londres exerce une force négative qui bride la joie de vivre et l'originalité créatrice de la jeune femme, tout en les exploitant. Sa détention dans le « château noir » (p. 137)<sup>8</sup> de la prison d'Holloway pour désordre sur la voie publique métaphorise l'emprisonnement psychologique<sup>9</sup> de l'immigré antillais rejeté par une population locale au « cœur dur comme pierre » (p. 114)<sup>10</sup> et un système juridique au seul service de l'ordre établi. Cependant, contrairement à Anna que l'on peut croire finalement vaincue par une ville où règnent l'hypocrisie et le matérialisme, Selina

<sup>1</sup> « like high, smooth, unclimbable walls all around you, closing in on you » (*Voyage in the Dark*, p. 126).

<sup>2</sup> « the dead smell of London » (*Ibid.*, p. 66).

<sup>3</sup> « the dark houses all alike frowning down one after the other all alike all stuck together » (*Ibid.*, p. 16).

<sup>4</sup> « some other world » (*Ibid.*, p. 45).

<sup>5</sup> « always was rum » (*Ibid.*, p. 45).

<sup>6</sup> « Qu'ils appellent ça du Jazz » : Jean Rhys, *Tigers are Better-Looking* (Harmondsworth : Penguin, 1968). Traduit par Pierre Leyris, *Les Tigres sont plus beaux à voir* (Paris : Gallimard, 1969).

<sup>7</sup> « like somebody else. Like some strange new person » (*Ibid.*, p. 60).

<sup>8</sup> « black castle » (*Ibid.*, p. 57).

<sup>9</sup> « psychological imprisonment ». Jan Curtis, « Jean Rhys's *Voyage in the Dark* : A Re-assessment », *Journal of Commonwealth Literature*, vol. 22, n° 1 (1987), p. 154.

<sup>10</sup> « heart like stone » (*Tigers are Better-Looking*, p. 44).

est capable de survivre dans cette jungle citadine grâce à sa forte personnalité et son audace qui trouvent une expression appropriée dans l'anglais antillais que Rhys lui fait parler.

Les personnages de *The Lonely Londoners*, comédie douce-amère de Sam Selvon, s'expriment eux aussi dans une forme adaptée de dialecte caribéen, et, comme Anna et Selina, vivent une expérience quasi carcérale symbolisée non seulement par leur logement exigu, mais aussi par le territoire confiné où ils vivent. Alors que les personnages de Rhys fréquentent plusieurs quartiers de Londres, ceux de Selvon sont prisonniers de ce que Sushella Nasta a appelé « une île dans la ville »<sup>1</sup>, c'est à dire une « enclave noire [...] limitée [...] à l'ouest par 'the Gate' (Notting Hill), à l'est par 'the Arch' (Marble) et au nord par 'the Water' (Bayswater) »<sup>2</sup>, un espace urbain marginal synonyme d'isolation et d'exclusion où Moïse et ses copains survivent grâce à leur esprit carnavalesque. Si ce Londres compartimenté permet aux immigrés de développer un éphémère sentiment d'appartenance à une communauté antillaise au-delà des différences ethniques, il reste cependant « un endroit étrange sur une autre planète »<sup>3</sup> dont le caractère irréel rend impossible une intégration à la société anglaise et ne permet qu'une existence futile presque dénuée de sens. C'est ce que confirme *Moses Ascending* (*L'ascension de Moïse*)<sup>4</sup>, la suite de *The Lonely Londoners*. Dans ce roman à l'humour découpant, Moïse, devenu propriétaire à Shepherd's Bush, tente en vain de concilier le Londres noir des années 70, toujours plus cosmopolite et radical, avec les valeurs plus traditionnelles d'un Londres blanc auxquelles il aspire. Ceci dit, il convient de souligner le paradoxe de la vision de Selvon, car à côté de cette ville à laquelle les antillais ne réussissent pas à s'intégrer, il y a aussi une métropole fascinante, au charme irrésistible évoqué de manière

touchante dans la nouvelle « My Girl and the City »<sup>1</sup>. Résultat de l'endocritinement colonial, cette attirance pour la ville traduit l'ambiguïté profonde de la communauté antillaise qui se sent simultanément exclue et incluse par Londres, une tension douloureuse qui se révélera extrêmement productive sur le plan artistique<sup>2</sup>.

Si l'isolation spatiale de l'immigré caribéen dans la capitale anglaise évoque surtout l'enfermement et l'absence de contacts avec la culture environnante, elle peut également être perçue comme une forme de résistance à cette culture, donc comme un embryon d'affirmation identitaire. Selon James Procter<sup>3</sup>, cette ambivalence d'un Londres antillais, à la fois geôle et forteresse, s'applique particulièrement bien au roman *The Emigrants* (*Les émigrants*)<sup>4</sup> du Barbadien George Lamming. Ici, la métropole est un espace topographiquement vague, vu presque exclusivement de l'intérieur, plus précisément des sous-sols sombres dans lesquels les personnages caribéens évoluent à l'écart de la société anglaise qui vit en surface. Que ce soit le salon de coiffure de Fred Hill, celui de Miss Dorking, ou le logement de Lilian et Tornado, ce monde souterrain est un lieu de rencontre propice à une prise de conscience existentielle. Ainsi, si le studio de Tornado est un endroit dont on ne peut s'échapper une fois la nuit tombée, c'est aussi là que l'on « acquiert une conscience progressive mais inquiète du niveau et de l'étendue de sa propre existence »<sup>5</sup>. Cependant, comme le souligne bien la structure narrative de *The Emigrants*, cet exil reste avant tout une expérience dislocatrice qui, selon Sandra Pouchet-Paquet, ne fait que renforcer la vulnérabilité de la communauté immigrée<sup>6</sup>, pour qui l'Angleterre « dérive vaguement hors de portée »<sup>7</sup>.

<sup>1</sup> « an island in the city ». Sushella Nasta, « Samuel Selvon : *The Lonely Londoners* », in *A Handbook for Teaching Caribbean Literature*, David Dabydeen, ed. (Londres : Heinemann, 1988), p. 28.

<sup>2</sup> « black enclave [...] bounded [...] in the west by 'the Gate' (Notting Hill), in the east by 'the arch' (Marble) and in the north by 'the Water' (Bayswater) ». Sushella Nasta, « Setting Up Home in a City of Words : Sam Selvon's London Novels », in *Other Britain, Other British : Contemporary Multicultural Fiction*, A. Robert Lee, ed. (Londres : Pluto, 1995), p. 55.

<sup>3</sup> « some strange place on another planet » (*The Lonely Londoners*, p. 7).

<sup>4</sup> Samuel Selvon, *Moses Ascending* ([1975], Londres : Heinemann, 1984). Traduit de l'anglais par Hélène Devaux-Minie, *L'Ascension de Moïse* (Paris : Editions Caribéennes, 1987).

<sup>1</sup> « Ma copine et la ville » ; Samuel Selvon, « My Girl and the City », *Ways of Sunlight* ([1957], Londres : Longman, 1979), pp. 181-188.

<sup>2</sup> George Lamming, « The Coldest Spring in Fifty Years : Thoughts on Sam Selvon and London », *Kunapipt*, vol. 20, n° 1 (1998), pp. 4-10. Voir aussi Caryl Phillips, « Following on : The Legacy of Lamming and Selvon », *Wasafiri*, vol. 29 (Printemps 1999), pp. 34-36.

<sup>3</sup> James Procter, « Descending the Stairwell : Dwelling Places and Doorways in Early Post-War Black British Literature », *Kunapipt*, vol. 20, n° 1 (1998), pp. 21-31.

<sup>4</sup> George Lamming, *The Emigrants* ([1954], Londres : Allison and Busby, 1980).

<sup>5</sup> « each became aware, gradually, anxiously, of the level and scope of his private existence » (*Ibid.*, p. 187).

<sup>6</sup> Sandra Pouchet-Paquet, *The Novels of George Lamming* (Londres : Heinemann, 1982), p. 38.

<sup>7</sup> « drifting vaguely beyond our reach » (*The Emigrants*, p. 229).

Bien que le Londres de ces écrivains soit le reflet de personnalités différentes, des constantes se dégagent. L'une d'entre elles est l'absence d'enfants, synonymes d'espoir pour l'avenir mais aussi facteurs essentiels de socialisation. Alors que *Voyage in the Dark* et *The Emigrants* se terminent tous les deux par un avortement, les romans de Selvon présentent des mondes presque exclusivement masculins où les femmes sont soit âgées, donc plus en âge de procréer, comme Tanty dans *The Lonely Londoners*, ou ne sont pas concernées par la maternité parce qu'elles sont uniquement objets de désir masculin. Il faut attendre *The Angel at the Gate* (L'Ange sur le seuil)<sup>1</sup> du Guyanais Wilson Harris pour enfin trouver dans un roman écrit par un écrivain de la première génération un Londres où un enfant, John, joue un rôle important puisqu'il contient le « catalyseur » (p. 59)<sup>2</sup> de l'évolution des adultes autour de lui. A cet égard, comme à bien d'autres d'ailleurs, ce roman annonce la seconde génération d'écrivains chez qui l'enfant devient l'emblème d'une identité ancrée de part et d'autre de l'Atlantique, symbole d'un avenir encore incertain en Angleterre, mais qui ne peut plus s'envisager en dehors de la présence antillaise. C'est le cas, notamment, du St Kittien Caryl Phillips dans son premier roman *The Final Passage* (L'ultime traversée). Londres, avec « son spectacle interminable de délabrement et de pauvreté »<sup>3</sup>, y est toujours présenté comme le creuset des déceptions de l'exilé, mais la présence permanente, bien que muette, du bébé Calvin semble suggérer que la défaite de sa mère Leila n'est pas totale et laisse entrevoir que la relève est assurée<sup>4</sup>.

Mais *The Angel at the Gate* est surtout un roman de transition parce qu'il s'éloigne de l'image d'un Londres figé et fragmenté, volontiers manichéen, pour aborder une métropole pleine de contrastes où sont visibles les premiers signes

<sup>1</sup> Wilson Harris, *The Angel at the Gate* (Londres : Faber and Faber, 1982). Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Durix, *L'Ange sur le seuil* (Paris : Belfond, 1984).

<sup>2</sup> « catalyst » (*Ibid.*, p. 36).

<sup>3</sup> « endless views of decay and poverty ». Caryl Phillips, *The Final Passage* (Londres : Faber and Faber, 1985), p. 129.

<sup>4</sup> Cette analyse semble d'ailleurs confirmée par l'adaptation que Caryl Phillips lui-même a faite de son roman pour la télévision en 1996. On y voit Calvin, devenu adulte, rendre visite à sa mère qui vit toujours à Londres et semble avoir surmonté les affres de l'exil. Bien entendu, cette perspective moins sombre peut également s'expliquer par le fait que, alors que le roman fut écrit dans les années 80, l'adaptation cinématographique date d'une époque plus récente où l'avenir de la communauté antillaise peut être envisagé avec un certain optimisme.

d'échanges interculturels qui restent toutefois précaires car, pour Harris, « Chaque fondation du paradis humain [comporte] des paradoxes apocalyptiques » (p. 92)<sup>1</sup>. A un niveau très concret, par exemple, l'auteur dépeint les quartiers autour de Holland Park où se côtoient « des restaurants grecs, chinois et indiens » (p. 41)<sup>2</sup>, mais aussi des gens d'origines différentes, tout en évoquant les émeutes de Brixton et l'incendie de New Cross dans lequel treize jeunes Antillais ont trouvé la mort. Comme le fait remarquer Jean-Pierre Durix dans sa préface au roman, ce n'est pas tant au niveau de la topographie, très précise par ailleurs, mais à celui de l'imaginaire, de « l'esprit des lieux » (pp. 39-40)<sup>3</sup> qu'il faut rechercher le sens profond de la « nouvelle communauté d'identités » (p. 172)<sup>4</sup> qu'entrevoit Mary Holiday à la faveur d'un voyage intérieur initié par son employeur britannique Joseph Marsden, qui est aussi son guide spirituel. Londres est donc ici le cadre d'une métamorphose au cours de laquelle « les identités fermes se dissolvent »<sup>5</sup> pour peu que l'on accepte de démêler « ses propres énigmes de corps et d'esprit » (p. 172)<sup>6</sup>. De manière tout à fait significative, la notion de liminalité y est centrale. Evoquée dans le titre, elle se retrouve aussi dans la symbolique du changement des saisons ou celle du pont qui parcourt tout le roman. Ainsi, l'Auberge de l'Ange, la maison de Marsden à Hammersmith, est « un pont ouvrant sur d'autres mondes » (p. 43)<sup>7</sup>, « reliant des mondes passés, présents et à venir » (p. 49)<sup>8</sup>, étant à la fois le point de chute de Mary mais aussi l'endroit où son ancêtre noire fut mise aux enchères par des négriers du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette référence à une longue présence antillaise est un autre élément, absent des œuvres de Rhys, Selvon et Lamming examinées plus haut, que l'on retrouve à la fois dans le roman de Harris et dans certains romans de la nouvelle génération. Si la présence d'enfants éclaire le futur antillais d'un jour plus lumineux, l'allusion à une présence passée est tout aussi lourde de sens. Non seulement elle confère à la génération

<sup>1</sup> « Judgement-day paradoxes lay in every foundation of human paradise » (*The Angel at the Gate*, p. 64).

<sup>2</sup> « Greek, Chinese and Indian restaurants » (*Ibid.*, p. 21).

<sup>3</sup> « spirit of place » (*Ibid.*, p. 20).

<sup>4</sup> « new community of self » (*Ibid.*, p. 126).

<sup>5</sup> Jean-Pierre Durix, « Préface » (*L'Ange sur le seuil*, p. 11).

<sup>6</sup> « her own riddles of body and mind » (*The Angel at the Gate*, p. 126).

<sup>7</sup> « bridge into other worlds » (*Ibid.*, p. 23).

<sup>8</sup> « between worlds past, present and future » (*Ibid.*, p. 28).

présente un sens rétrospectif d'appartenance, même indirect, à la métropole, mais elle démantèle aussi le mythe d'une ville maternelle et protectrice qui soutendait le rêve des premiers arrivants. Ceci ressort bien de deux romans récents qui relient le passé esclavagiste des Caraïbes à l'histoire de l'Angleterre, celle de Londres en particulier. *Cambridge*<sup>1</sup> de Caryl Phillips et *Feeding the Ghosts (Les cris de l'océan)*<sup>2</sup> du Guyanais Fred D'Aguiar procurent à cet égard ce qu'Edouard Glissant a appelé une « vision prophétique du passé »<sup>3</sup>. En effet, en se concentrant sur des phénomènes historiques occultés, ces romans contribuent à « démêler un sens douloureux du temps et à le projeter tout à coup dans notre futur »<sup>4</sup>, donnant ainsi une image plus nuancée, moins naïve de la capitale.

L'esclave Cambridge dans le roman du même nom vient s'établir, avec son maître, un ancien esclavagiste, dans ce qu'il appelle « la capitale la plus recherchée du monde » (p. 179)<sup>5</sup>. Observant la société londonienne du début du XIXe siècle, il conclut que « les noirs y occupaient les rangs les plus divers » (p. 180)<sup>6</sup>, étant soit des « parias » pour qui survie rime avec humiliation soit des gens de compagnie prisés dans la bonne société, tels ces enfants noirs vendus « comme animaux de compagnie, au même titre que les perroquets ou les singes, même si l'habitude de les parer de colliers d'or ou d'argent a maintenant disparu » (p. 191)<sup>7</sup>. Tout en soulignant le statut inférieur qui fut longtemps le sort des non-Européens dans la Mère Patrie, ces observations mettent en évidence l'hétérogénéité ethnique et culturelle de la nation métropolitaine qui s'est longtemps considérée comme homogène. Tout comme Olaudah Equiano et Ignatius Sancho, figures récemment redécouvertes du Londres littéraire du XVIIIe siècle, Cambridge, par sa présence dans la capitale, sa conversion au christianisme et son sentiment d'appartenance,

<sup>1</sup> Caryl Phillips, *Cambridge* (London : Bloomsbury, 1991). Traduit de l'anglais par Pierre Charras, *Cambridge* (Paris : Mercure de France, 1996).

<sup>2</sup> Fred D'Aguiar, *Feeding the Ghosts* (Londres : Chatto & Windus, 1997). Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, *Les cris de l'océan* (Paris : Mercure de France, 1999).

<sup>3</sup> Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers* (Paris : Gallimard, 1996), p. 87.

<sup>4</sup> Edouard Glissant, *Le Discours antillais* (Paris : Seuil, 1981), p. 132.

<sup>5</sup> « the most enviable capital in the world » (*Cambridge*, p. 141).

<sup>6</sup> « black men occupying all ranks of life » (*Ibid.*, p. 142).

<sup>7</sup> « are sold for amusement like parrots or monkeys, although the practice of decorating them with gold or silver collars has mercifully fallen from usage » (*Ibid.*, p. 151).

modifie la vision rigide de l'identité britannique qui, selon Phillips, a empêché certains citoyens de prendre pleinement part à la vie de leur société<sup>1</sup>. De plus, la relation du maître de Cambridge avec sa domestique noire Mahogany Nell, à qui il lègue sa maison de Pall Mall, va dans le même sens, soulignant aussi l'ambiguïté du lien colonial teinté à la fois de lucre, de concupiscence, mais aussi d'une forme d'affection réciproque. L'accent chez Phillips n'est plus, comme chez Selvon et Lamming, sur la dualité de la métropole mais bien sur son caractère éminemment complexe et imprévisible.

Même si Londres ne figure que furtivement dans le dernier roman de D'Aguiar, il y joue un rôle crucial, étant le symbole même du mercantilisme qui considère les esclaves uniquement comme une source de richesse. Malgré leur absence physique, ceux-ci hantent de leur présence fantomatique deux endroits-clés de la capitale anglaise au XVIIIe siècle : d'une part le quartier des docks avec ses odeurs de café, de tabac et de mélasse, produits qui ont fait la richesse de Londres tout en causant la mort de nombreux esclaves africains, et de l'autre, Chancery Lane, décor d'une audience au cours de laquelle des négriers qui ont jeté par-dessus bord cent trente-deux esclaves soi-disant malades réclament le remboursement de ce « cargo » à leurs assureurs. Le refus du juge de prendre en compte le témoignage écrit de Mintah, une esclave instruite qui a survécu à ce largage et qui détient le point de vue narratif pendant une bonne partie du roman, jette le discrédit sur une justice prête à nier l'humanité des uns pour défendre l'intérêt matériel des autres. L'absence de la rescapée au procès représente donc l'invisibilité et le silence forcés des antillais dans la capitale puisque, leur valeur économique mise à part, ils ne sont jamais que des spectres aux yeux des Londoniens, ce qui reste vrai dans une certaine mesure pour les immigrés de l'après-guerre<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Caryl Phillips, *Extravagant Strangers : A Literature of Belonging* (Londres : Faber and Faber, 1997), p. xii. Cette anthologie, éditée et introduite par Phillips, contient des textes d'écrivains britanniques nés outre-mer. Ici aussi, l'écrivain met en évidence la nature plurielle d'une réalité, en l'occurrence la littérature, souvent présentée comme monolithique. Voir aussi Caryl Phillips, « Foreword », in *Ignatius Sancho : An African Man of Letters*, Reyahn King et al. eds. (Londres : National Portrait Gallery, 1997).

<sup>2</sup> Ceci est d'autant plus ironique que le juge qui préside le procès dans le roman de D'Aguiar est Lord Mansfield, dont la décision historique dans l'affaire Somerset en 1772 d'interdire la déportation d'esclaves d'Angleterre fut erronément interprétée comme signifiant l'émancipation des esclaves noirs du royaume et contribua à ériger Londres en capitale de la justice dans

Indépendamment de ces écrits plus récents qui comblent en quelque sorte le vide historique dont souffraient les personnages des premiers romans londoniens, la nouvelle génération n'a pas offert à ses débuts une vision très originale de la capitale anglaise. Par exemple, dans *The Unbelonging* (*L'étrangère*)<sup>1</sup> de la Jamaïcaine Joan Riley, l'expérience de Londres est encore plus triste que celle dépeinte par Selvon et Lamming, car Hyacinth, l'héroïne solitaire de Riley, ne connaît ni la chaleur réconfortante du groupe ni la fascination pour une ville magique qui adoucissaient, ne fût-ce que temporairement, les rigueurs de l'exil de ses prédécesseurs. Malgré un réalisme souvent cru, *The Unbelonging* donne une image vague de Londres, pratiquement sans repères topographiques, contrairement à la Jamaïque natale de la jeune fille qui apparaît dans ses rêves avec moult détails. La ville implacablement froide et hostile est sans aucun doute le reflet du repli pathologique qu'elle oppose aux sévices infligés par son père, comme si le traumatisme colonial était ici transposé sur le plan de la famille. Mais on peut aussi y voir l'expression d'un changement d'attitude par rapport au pays d'accueil, celle d'un rejet absolu du mythe impérial. Comme l'explique C.L. Innes, au sujet de *The Final Passage*, un roman de la même époque mentionné plus haut :

Ce manque de cadre référentiel peut être le produit d'une conscience qui peut considérer Londres comme allant de soi, sans pour autant être capable de se l'appropriier, ou de lui attribuer une nouvelle signification. Pour les personnages de Selvon et de Naipaul, vivre à Londres faisait partie d'une expérience plus vaste de voyage et d'aventure ; pour la génération suivante, l'Angleterre est perçue comme un lieu d'oppression et de restriction.<sup>2</sup>

La vision de Riley est finalement assez proche de celle de Rhys et, comme cette dernière, Riley associe Londres à une

l'inconscient colonial. Pour plus de détails sur l'affaire Somerset et Lord Justice Mansfield, voir Peter Fryer, *Staying Power : The History of Black People in Britain* (Londres : Pluto Press, 1984).

<sup>1</sup> Joan Riley, *The Unbelonging* (Londres : The Women's Press, 1985).

<sup>2</sup> « [...] this lack of wider reference may be produced by a consciousness which can take London for granted, without yet being able to take London as its own, or assign new significance to it. For Selvon's and Naipaul's characters, living in London was felt as part of a wider experience of travel and adventure ; for a later generation, England is felt as a place of oppression and restriction ». C.L. Innes, « Wintering : Making a Home in Britain », in *Other Britain, Other British : Contemporary Multicultural Fiction*, A. Robert Lee, ed. (Londres : Pluto Press, 1995), p. 29.

belle-mère froide et distante, évocatrice non seulement d'une rupture avec la terre natale mais aussi d'une prise de distance par rapport à la Mère Patrie dont l'image figurait en bonne place dans les œuvres des années 50 et 60. Mais *The Unbelonging* va plus loin, car Hyacinth quitte sa famille pour vivre dans un centre d'hébergement, symbole de la perte totale d'ancrage identitaire, de l'aliénation absolue évoquée dans le titre. A cet égard, il faut remarquer que la présence enfantine (dans les romans récents) à laquelle j'ai déjà fait allusion s'accompagne souvent d'un abandon parental, doublé d'une parenté de substitution ou d'une prise en charge institutionnelle, éléments que l'on retrouve aussi dans *The Intended* (*La promesse*)<sup>1</sup> de David Dabydeen. Loin d'être une terre/mère d'accueil, Londres garantit la survie matérielle de l'immigré sans pouvoir subvenir à ses besoins affectifs.

Écrit en plein Thatcherisme, le roman de Riley traduit vraisemblablement une époque où émeutes et violences policières à l'égard des minorités ethniques avaient fait perdre l'espoir d'une quelconque participation à la société anglaise. Malgré sa valeur emblématique pour une génération qui ne se sent vraiment chez elle ni en Angleterre, ni aux Caraïbes, *The Unbelonging* élude néanmoins l'exploration imaginative des profondeurs paradoxales de l'exil, exploration qui permettrait, pour reprendre les mots de Wilson Harris, d'« aller à la rencontre du caractère du futur »<sup>2</sup>. D'autres écrivains antillais contemporains, dont la plupart ont grandi en Angleterre, ont commencé à ébaucher une vision moins figée de leur avenir, plus en accord avec leur propre hybridité. De manière assez significative, Londres figure dans leurs écrits comme un lieu de rencontres cosmopolites, sans pour autant être le berceau d'une harmonie interculturelle empreinte de naïveté. En référence à la pensée glissantienne, on pourrait dire que, malgré une atmosphère encore lourde, leurs œuvres poussent un cri « d'Utopie réalisable » par lequel ils « parle[nt] au monde qui se créolise » et lui renvoient l'image de sa multiplicité et diversité culturelles<sup>3</sup>.

Pour le narrateur anonyme de *The Intended*, du Guyanais David Dabydeen, Londres est une jungle

<sup>1</sup> David Dabydeen, *The Intended* (Londres : Secker & Warburg, 1991).

<sup>2</sup> « 'Exile' then is an inner and outer summons that may pull the imaginative writer to meet the character of the future ». Kalu Ogbaa, « Exile, Philosophic Myth, Creative Truth, Thrust and Necessity : an Interview with Wilson Harris », *Caribbean Quarterly*, vol. 29, n° 2 (June 1983), p. 55.

<sup>3</sup> Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde* (Paris : Gallimard, 1997), p. 233.

multiculturelle, à la fois excitante et dangereuse, faite de racisme, de violence, et de sexe, dont le caractère infernal est symbolisé par le champ de foire de Battersea (où le narrateur travaille comme étudiant) et les *peepshows* de Soho. Un de ses premiers contacts avec la métropole est un home pour adolescents, en fait « une prison », où après une période d'adaptation les jeunes « sont rapidement convertis à la criminalité »<sup>1</sup>. Ensuite, il loue une chambre à Balham, un quartier pauvre du sud de Londres. Jeune antillais d'origine indienne, il se lie d'amitié avec des adolescents issus de l'immigration, tous à la recherche d'une forme de reconnaissance qui leur permette d'échapper à leur sentiment de néant, « nothingness », eux qui « sont honteux de leur passé, effrayés de leur présent et trop timorés pour penser à leur avenir »<sup>2</sup>. Alors que ses copains se livrent au trafic de drogues ou au proxénétisme, le narrateur obtient une bourse pour Oxford, bastion de la tradition anglaise et nouveau centre maintenant que Londres est occupé par l'ancienne périphérie coloniale. Mais ce succès ne résout pas son dilemme, bien au contraire. Malgré ses vœux d'assimilation, il ne peut échapper à sa condition de migrant, comme l'indiquent ses déplacements incessants dans Londres. Son séjour dans la tour d'ivoire universitaire est donc hanté par son enfance guyanaise et le souvenir de son ami, le rastafari Joseph Countryman, qui a préféré se suicider plutôt que de se plier aux lois de la jungle londonienne. Le roman contient de nombreuses allusions à *Heart of Darkness* (*Le Cœur des ténèbres*) de Joseph Conrad, à commencer par son titre. Celles-ci confèrent une dimension ironique à la quête identitaire du jeune homme, mais situent aussi Londres au plus profond des ténèbres. Contrairement aux ténèbres de Rhys, celles de Dabydeen, évoquées avec un bon dosage d'humour, contiennent une lueur d'espoir car on sent que la tension entre le centre et la marge, entre la visibilité et l'invisibilité de l'intellectuel postcolonial peut être productive.

*Dear Future* (*Cher avenir*)<sup>3</sup>, le deuxième roman de Fred D'Aguiar, présente aussi Londres comme centre éclaté, point d'intersection de plusieurs marginalités. Une partie du roman se déroule dans un pays qui ressemble à la Guyane et se

<sup>1</sup> « The Home was in fact a prison for youth, and the innocent who were taken there were soon converted to criminal ways » (*The Intended*, pp. 79-80).

<sup>2</sup> « we were ashamed of our past, frightened of the present and not daring to think of the future » (*Ibid.*, p. 168).

<sup>3</sup> Fred D'Aguiar, *Dear Future* (Londres : Chatto & Windus, 1996).

concentre sur un jeune garçon, Red Head, dont la mère vit à Londres avec trois de ses frères. C'est là qu'elle fait la connaissance d'un Pakistanais, bientôt baptisé Oncle Ahmad, qui, après l'avoir convaincue de se convertir à l'Islam et de faire circoncire ses fils, voudrait la prendre comme seconde épouse. Après une vision prémonitoire de son absorption par l'autre, la jeune femme renonce à cette relation de plus en plus fusionnelle, dont la fixité menace le métissage dynamique personnifié par sa famille guyanaise<sup>1</sup>. Presqu'une fable de mise en garde contre les risques de sclérose culturelle engendrée par l'exil, cet épisode imbriqué dans le roman, et rédigé dans une langue plus sobre que l'ensemble de la narration, suggère que l'identité caraïbe à Londres ne se construit plus uniquement par rapport à l'ancienne puissance coloniale et les Antilles natales, mais bien au travers de liens nouveaux, réconfortants certes, mais aussi susceptibles de mener à une nouvelle forme d'asservissement. Témoignant d'une certaine décolonisation mentale, le Londres marginalisé de *Dear Future*, tour à tour crasseux, violent et nauséabond, reste cependant un mythe pour Red Head qui, resté au pays, est naïvement convaincu de pouvoir s'approprier la cité énorme et brumeuse à condition d'y être avec sa famille.

Comme celui de Dabydeen et de D'Aguiar, le Londres de Caryl Phillips, déjà mentionné plus haut, est souvent le cadre de relations interculturelles inabouties, comme si l'espace urbain exacerbait à la fois la solidarité naturelle et la solitude irrémédiable des hommes. Par exemple, le lien qui unit Leila à sa voisine Mary dans *The Final Passage* suggère que ces deux femmes, malgré leurs différences, partagent la même condition sociale. Cependant, cette amitié avorte à cause de la méfiance paranoïaque de Leila à l'égard de toutes les femmes blanches. L'originalité de Phillips est de placer le dilemme identitaire antillais dans le cadre plus vaste de la condition humaine. Ainsi, si la capitale anglaise des années 40 et 50 semble être, dans ses romans, un catalyseur de déséquilibre humain, c'est en partie parce qu'elle symbolise la nature intrinsèquement contradictoire de l'humanisme libéral, déstabilisante pour l'individu. Dans *The Nature of Blood* (*La Nature humaine*)<sup>2</sup>, son dernier roman, Eva, une jeune juive, débarque à Londres

<sup>1</sup> L'importance de cet héritage culturel est mise en évidence dans le titre « Homing » que D'Aguiar donne à cette section du roman.

<sup>2</sup> Caryl Phillips, *The Nature of Blood* (Londres : Faber and Faber, 1997). Traduit de l'anglais par Pierre Charras, *La Nature humaine* (Paris : Mercure de France, 1999).

dans l'espoir d'y épouser Gerry, le londonien qui l'a libérée du camp de concentration de Bergen-Belsen. Quand Eva découvre que Gerry est déjà marié, sa déception transpose sur le plan personnel l'effondrement du rêve colonial, et elle sombre dans une folie suicidaire, livrée à un système médical insensible à sa souffrance. Seul un aide-soignant, vraisemblablement d'origine antillaise, lui témoigne un semblant de chaleur humaine. La capitale anglaise a beau être un refuge qui paraît « tolérer [la] présence » des étrangers (p. 266)<sup>1</sup>, sa générosité infantilisante, symbolisée par des assistants sociaux, médecins, ou autres intervenants institutionnels, est finalement incapable de voir les immigrés tels qu'ils sont. Londres ne peut que leur offrir une place dans une société cloisonnée, même si ses rues, contrairement à la campagne anglaise où « tout est séparé de tout par des barrières » (p. 259), ont un caractère labyrinthique, et « s'enchaînent les unes aux autres en grand désordre » (p. 260)<sup>2</sup>. *Higher Ground* (*Hautes terres*)<sup>3</sup>, le troisième roman de Phillips, suggère également une similitude entre les diasporas juive et antillaise et l'expérience d'Irene, juive elle aussi, ressemble à celle d'Eva : Londres y est aussi le décor d'une profonde isolation et d'une dégradation mentale irréversible. La rencontre d'Irene avec Louis, un Antillais qui après quelques jours à Londres décide de retourner aux Caraïbes, ne fait que souligner son désespoir, même si elle suggère aussi la possibilité, manquée dans ce cas-ci, pour deux exclus vivant au cœur de l'ancien empire d'unir leur marginalité et ainsi de faire tomber les frontières artificielles qui les séparent. Une scène qui se termine au milieu d'un pont, symbole comme chez Harris de la volonté de contacts interculturels, évoque ici un échec relationnel : « Elle regarda le reflet lumineux de Londres sur la surface de la Tamise, ensuite ils s'arrêtèrent à un pont et sans le consulter Irene passa son bras sous le sien et commença à le traverser. A mi-chemin elle se libéra et s'appuya sur le bord »<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « I liked these streets which [...] seemed to tolerate my presence » (*Ibid.*, p. 194).

<sup>2</sup> « Everywhere fenced off from everywhere else » (*Ibid.*, p. 189). « These streets flow carelessly, one into the other » (*Ibid.*, p. 190).

<sup>3</sup> Caryl Phillips, *Higher Ground* ([1989], Londres : Penguin, 1990).

<sup>4</sup> « She looked at London's bright reflection on the surface of the Thames, and then they stopped at a bridge and without consulting him Irene threaded her arm through his and began to cross it. Half-way across she broke free and leaned over the edge » (*Ibid.*, p. 214).

De manière significative, *Higher Ground* et *The Nature of Blood*, romans polyphoniques, associent les vies d'Irene et d'Eva à d'autres expériences aliénantes et les liens que l'imagination de l'écrivain et du lecteur tisse entre ces différents mondes suggèrent une vraie forme de transculturalité. Toutefois, comme le cinquième roman de Phillips l'indique, la traversée du fleuve vers l'Autre (rive) reste une entreprise qu'il faut sans cesse recommencer<sup>1</sup>, et qui reste aléatoire, même dans un espace multiculturel tel que Londres.

BENEDICTE LEDENT  
Université de Liège

<sup>1</sup> Voir Caryl Phillips, *Crossing the River* (Londres : Bloomsbury, 1993). Traduit de l'anglais par Pierre Furlan, *La Traversée du fleuve* (Paris : Éditions de l'Olivier, 1995).